(6)

6

ESSAI

SUR

LA PUBERTÉ;

PAR A. P. I. POLINIÈRE, de Vire,

DOCTEUR EN MÉDECINE.

In nova fert animus mutatas dicere formas
Corpora . . . . . .
P. OVIDII *Metamorphoseon*, lib. I.

A PARIS,
DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,
Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons Sorbonne, n.° 13.
1815.

WELLCOME LIBRARY INSTITUTE

DILECTISSIMIS

PARENTIBUS,

Qui ob egregias virtutes, honore et cultu dignantur,

Istud opusculum, gratitudinis maximæ exiguum pignus, sacrum esse voluit

DEVOTISSIMUS FILIUS

A. P. I. POLINIÈRE.

INTRODUCTION.

L'HOMME, soumis aux mêmes lois que tous les êtres organisés, naît, croît, jouit de la plénitude de ses forces, les perd successivement et meurt. Telles sont les différentes périodes de sa vie, que l'on distingue par des caractères et des phénomènes propres à chacune d'elles (1). De tous les phénomènes qui accompagnent ces périodes ou âges, les plus importans sans doute sont

(1) *Linneus* a comparé (*Metam. hum. amœnit. acad.*) la vie de l'homme aux différentes parties de l'année et du jour, dans un tableau qui est trop ingénieux pour que je résiste au plaisir de le mettre ici sous les yeux.

TEMPORA

Ætatis.			*Anni.*	*Diei.*
1.° Fœtus.	1 —	2.	Glacialis.	Antelucanum.
2.° Infantia.	2 —	7.	Regelatio.	Diluculum.
3.° Pueritia.	7 —	14.	Germinatio.	Aurora.
4.° Adolescentia. . .	14 —	21.	Frondescentia. . . .	Sol oriens.
5.° Juventus.	21 —	28.	Florescentia.	Jentaculum.
6.° Adulta.	28 —	35.	Grossificatio.	Antemeridianum.
7.° Heroica.	35 —	42.	Maturatio.	Meridies.
8.° Maturata.	42 —	49.	Messis.	Pomeridianum.
9.° Remissa.	49 —	56.	Disseminatio.	Cœna.
10.° Veterana.	56 —	63.	Desolatio.	Sol occiduus.
11.° Senecta.	63 —	70.	Congelatio.	Crepusculum.
12.° Decrepita.	70 —		Bruma.	Nox.

ceux qui se manifestent à l'instant où l'homme reçoit le précieux don de communiquer la vie (1). J'ai osé entreprendre leur description, et entrer dans quelques considérations qui y sont relatives. Ce sujet m'a paru bien intéressant, bien propre à faire naître des dispositions bienveillantes dans l'esprit de mes juges : en effet, ce n'est pas sans une douce émotion qu'on se retrace les circonstances du printemps de la vie ; et qui peut alors conserver toute la sévérité de son jugement ? l'indulgence n'accompagne-t-elle pas les sensations agréables ?.... Je me le persuade, et j'ai besoin de cette illusion pour me rassurer ; car la médiocrité de mes forces me fait sentir combien est grande la tâche que je m'impose.

---

(1) La puberté est l'opération la plus merveilleuse de la nature. (*Daignan*, Tableau des variétés de la vie humaine.)

ESSAI

SUR

LA PUBERTÉ.

I.

La puberté (du latin *pubes*, poil follet) est un changement qui s'opère dans les deux sexes pendant l'âge de l'adolescence, par lequel les organes génitaux se développent et acquièrent les dispositions nécessaires à la reproduction (1). *Définition.*

Les auteurs ne sont pas d'accord sur la durée de la puberté : les uns veulent, comme MM. *Tosquinet* (2), *Delafosse* (3), etc., qu'elle cesse immédiatement après la première éruption des poils, qu'elle ne soit qu'une transition de l'enfance à l'adolescence; ils appellent *nubilité* le reste du temps pendant lequel les organes générateurs

(1) L'époque de la puberté chez les Romains occasionnait plusieurs cérémonies. On donnait un festin à sa famille et à ses amis. On coupait les cheveux aux garçons, et on en jetait une partie au feu en l'honneur d'Apollon, et l'autre dans l'eau, en l'honneur de Neptune, parce que les cheveux croissent à l'aide de l'humidité et de la chaleur. A l'égard des filles, lorsqu'elles entraient en puberté, elles offraient à Vénus leurs poupées. On leur ôtait la *bulla*, petite boule d'or qui pendait sur la poitrine, mais on laissait la robe prétexte, qu'elles portaient toujours jusqu'à ce qu'elles fussent mariées.

(2) Dissertation inaug. Strasbourg 1813.

(3) Encyclopédie, art. *Puberté*.

achèvent leur développement. Les autres, d'après *Linneus* (1), prolongent la puberté jusqu'à la troisième climatérique, vingt et un ans. M. *de Buffon* lui donne plus d'extension, et veut qu'elle comprenne tout le temps de l'accroissement des organes de la génération (2). Or comme cet accroissement partiel est en rapport avec celui de toute l'économie, il ne fait cesser la puberté que lorsque le corps cesse de croître, c'est-à-dire à vingt-un ans pour la femme, et à vingt-quatre ou vingt-cinq pour l'homme. Je ne crois pas devoir mieux faire que d'adopter les idées de ce grand homme, et je pense que la puberté n'est accomplie que lorsque l'homme entre dans l'âge adulte.

Nous verrons que des causes particulières font paraître la puberté avant l'adolescence ; mais alors les changemens du reste du corps, ne se trouvant pas en harmonie avec ceux des parties sexuelles, rendent cette puberté précoce nuisible au perfectionnement de l'individu.

II.

Phénomènes généraux.

Parmi les phénomènes qui précèdent et accompagnent la puberté, il en est de généraux communs aux deux sexes, et de particuliers propres à chacun d'eux. Examinons d'abord les premiers.

La puberté s'annonce par une espèce d'engourdissement aux aines, des lassitudes, un malaise, une langueur générale, des céphalalgies passagères plus ou moins douloureuses ; une sensation agréable, vive, un prurit jusqu'alors inconnu, se manifestent aux parties qui caractérisent le sexe. Il s'y élève une quantité de proéminences d'une couleur blanchâtre ; ces petits boutons sont les germes d'une nouvelle production du système pileux destiné à voiler ces parties (3). Dès-lors les organes génitaux doivent être considérés comme un foyer d'où des irradiations continuelles portent

(1) *Metamorphosis humana.*

(2) Histoire naturelle de l'homme.

(3) M. de Buffon.

dans toutes les parties du corps un mode d'excitation propre à cet âge.

Le système osseux acquiert un nouveau degré d'activité, se charge de phosphate calcaire, s'accroît en longueur; les muscles qui le recouvrent commencent à faire des saillies plus prononcées.

Le sang artériel, devenu plus coloré, plus chaud, plus irritant, porte un surcroît de vie si considérable dans tous les organes, qu'on voit des jeunes gens gagner quatre, cinq, six, et même sept pouces de hauteur dans un an, sans que leur santé en éprouve d'altération notable. Les jeunes filles croissent aussi plus ou moins rapidement, mais conservent en général une stature inférieure à celle de l'homme. « Nous sentons pour ainsi dire au-dedans de « nous, dit M. le professeur *Richerand*, et à chaque battement du « pouls, le sang qui pénètre nos parties; et c'est de ce tact intérieur que naît le sentiment de notre existence, sentiment si « vif et si intime à l'époque où la circulation épanouit ainsi tous les « tissus » (1).

Le système nerveux perd cette exquise sensibilité qui était caractérisée dans l'enfance par le changement rapide, presque continuel, des mouvemens, la variété des désirs, des volontés, et la disposition aux convulsions. Le cerveau, centre de ce système, ne conserve plus son volume prédominant; mais les divers organes qui le composent reçoivent, soit par l'absorption de la semence, soit par une union sympathique avec les organes de la génération, un degré d'énergie dont se ressentent les facultés intellectuelles, les dispositions, les penchans que les divers individus ont reçus de la nature. Alors l'étendue de la mémoire, la vivacité de l'imagination, les déterminations nouvelles qu'entraînent des goûts nouveaux ou plus prononcés attestent l'ensemble qui existe entre le physique et

(1) Physiologie, p. 536, t. 1.

le moral. Il est une partie de la masse encéphalique dont le développement est surtout remarquable, je veux parler du cervelet. Quelque influence qu'on attribue à ce développement, je ne crois pas devoir passer sous silence le résultat des curieuses recherches de M. le docteur *Gall*. Ce célèbre physiologiste, dont le professeur *Huffeland* a dit, qu'il était devenu le confident de la nature par un commerce constant avec elle, admet un rapport spécial entre le cervelet et les parties sexuelles, et pense que ces dernières sont soumises à l'action de cette partie cérébrale qu'il appelle leur *organe législateur* (1).

L'augmentation de volume du cervelet rend la proéminence de l'occiput plus apparente (2) : la nuque s'élargit ; le cerveau forme

---

(1) Les anciens avaient soupçonné la puissante action du cervelet. « Si l'on « a été coupé à l'oreille, dit *Hippocrate*, on peut exercer l'acte vénérien et « donner de la semence, mais en petite quantité, sans force, point apte à la « génération ; car la plus grande partie vient de la tête, passant le long des « oreilles pour se rendre à la moelle épinière. Ces conduits se durcissent à la « suite de la cicatrice. Dans les premières années de la vie, les veines étant « petites et pleines ne peuvent recevoir la semence ; c'est pourquoi les enfans « n'ont pas de prurit vénérien. » De la génération, p. 388, trad. de Gardeil, sur le texe grec, d'après l'édition de Foës.

Sans adopter l'explication d'*Hippocrate*, qui n'est pas en rapport avec nos connaissances anatomiques, il me semble qu'on ne peut pas raisonnablement nier l'influence du cervelet sur les parties génitales. Parmi les faits nombreux sur lesquels est fondée cette assertion, je me contenterai de citer l'atrophie des testicules par suite de coups portés sur la nuque, et qui avaient intéressé le cervelet. MM. *Gall*, *Larrey*, et d'autres médecins ont recueilli des observations à ce sujet. On sait aussi que les hommes soumis à la castration, après que le cervelet a commencé à prendre son développement, ressentent, long-temps après la perte des testicules, des désirs vénériens, tandis que l'indifférence la plus complète pour les femmes est le résultat de la castration faite avant la puberté.

(2) On a cherché à déterminer la proportion qui existe dans les différens âges entre le cerveau et le cervelet : *Sœmmering* a dit que dans l'enfance ce dernier est au premier comme 1 : 7, et dans la jeunesse comme 1 : 5. M. *Cuvier* prétend

alors avec les parties génitales deux centres qui agissent et influent r ciproquement l'un sur l'autre, et sont dans une telle dépendance mutuelle, que l'imagination fait entrer en action les organes de la génération, et ceux-ci à leur tour décident des affections morales analogues à la nature de leurs fonctions.

L'action du système glanduleux est bien remarquable, puisque c'est à lui, comme nous le verrons, qu'on doit rapporter les phénomènes de cette grande révolution.

Le tissu cellulaire, devenu moins lâche, contient une graisse plus ferme et d'une teinte plus jaune.

Les vaisseaux capillaires des membranes muqueuses et de la peau reçoivent un degré de vitalité dont les effets sont : la disposition aux hémorrhagies, à la phthisie, etc., et l'abondance de la sueur. Cette humeur, sécrétée en plus grande quantité que dans l'enfance, exhale une odeur particulière. C'est principalement chez les sujets robustes, dont les organes annoncent une grande disposition aux plaisirs de l'amour, que se font sentir ces émanations, comparables à celles que répandent les animaux pendant le rut.

Le système pileux signale sa vigueur par une augmentation en force, en longueur, et par de nouvelles productions.

Le développement des diverses parties de la face lui donne un nouveau caractère. Le cou acquiert de la grosseur, et les organes qu'il renferme subissent des changemens analogues : on les observe sur le larynx. Cet organe éprouve dans l'homme des modifications beaucoup plus marquées que dans la femme, chez laquelle il s'éloigne peu de sa première forme. Pendant ce travail, la voix mue, comme on dit : elle donne des tons faux, désagréables ; mais, en moins d'un an, l'ouverture de la glotte augmente, suivant la

---

que le cervelet n'est au cerveau que comme 1 : 9 ; mais on ne peut établir aucun rapport exact entre ces deux parties de l'encéphale, dont le volume varie suivant les individus. M. le professeur *Chaussier* a vu le cervelet *être la sixième, la septième ;* d'autres fois, mais rarement, la dixième ou la onzième partie du poids du cerveau.

remarque de M. le professeur *Richerand*, dans la proportion de cinq à dix chez le jeune homme, et seulement dans celle de cinq à sept chez la jeune fille. Bientôt il en sort un son plein, égal, sonore, d'autant plus fort en général, que les organes génitaux ont plus de volume et de vigueur, et dont la gravité est en rapport avec le degré d'ouverture de la glotte : de là l'explication naturelle de la différence des timbres suivant les sexes.

Les anciens avaient si bien observé l'influence des organes génitaux sur le cou, qu'ils allaient jusqu'à prétendre reconnaître la défloration d'une vierge à l'examen de cette partie.

Non illam, nutrix, orienti luce, revisens,
Hesterno collum poterit circumdare filo (1).

Tous les viscères remplissent leurs fonctions avec activité ; les digestions sont promptes, l'assimilation parfaite ; les organes générateurs sont dans un état d'éréthisme presque continuel. La respiration exercée par des poumons dont le volume est augmenté et sans cesse excité par l'abord d'un sang abondant qui vient y puiser la vie, est large, fréquente. — La plénitude de cette fonction est surtout remarquable chez les individus très-portés aux plaisirs de l'amour (2).

---

(1) J'avouerai que, pour porter un tel jugement, il faut avoir un tact bien délicat, joint à une grande habitude. Mais qui ne se rendra pas à la justesse des observations de nos pères, si l'on compare le cou du taureau avec celui du bœuf, le cou de l'homme voluptueux adonné aux femmes avec celui de l'homme insensible aux charmes de la beauté, etc.? Les artistes connaissent ces différences ; ils se garderaient bien de donner à Messaline le cou arrondi de la chaste Lucrèce.

M. *Dumas* a vu les premiers embrassemens d'un mari jeune et vigoureux déterminer l'engorgement et la suppuration des glandes du cou. Les empressemens du mari augmentaient toujours leur tuméfaction.

(2) La sympathie qui existe entre les organes pulmonaires et générateurs est prouvée par plusieurs faits. On a vu, par exemple, une hémoptysie arrêtée par l'application de compresses trempées dans l'oxycrat sur le scrotum.

La vive coloration que reçoivent les fluides, la fermeté dont les solides commencent à jouir, tiennent aux proportions différentes qui s'établissent entre les élémens du corps (1). La mollesse des chairs qui dans l'enfance est due à la grande quantité d'hydrogène, suivant l'opinion de *Springel*, disparaît à mesure que le jeune homme s'éloigne de sa constitution primitive. La femme, dont le tempérament conserve une plus grande analogie avec celui de ses premières années, renferme une quantité plus considérable de cet élément (2). L'oxygène, abondamment absorbé par l'acte de la respiration, prédomine dans tous les organes, qu'il excite et fortifie (3). L'azote (4), le carbone (5), se trouvent en plus grande proportion, et concourent avec les substances salines (qui résultent de la combinaison de la soude, de la magnésie, de la chaux, du fer, etc. (6), avec différens acides), à augmenter la solidité de toutes les parties (7).

---

(1) *Proficiscitur autem omnis ferè differentia formationis et functionum à prævalente alterutro polari elemento*, oxygene *et* hydrogene. *Illud virilis, hoc feminei corporis potiri imperio colligitur.* Springel, *de sensiferâ vitâ*, t. 1, p. 282.

(2) *Sexum autem sequiorem hydrogene abnudare, quòd partes omnes molliores, torosæ laxiores sint. Sensilitas major et nervorum adfectus frequentiores.* Spring., *de Chemicis corporis humani elementis*, p. 160.

(3) *Summa est oxygenis efficacia ad servandam vitam suscitandasque vires. Etenim potentissimus est, non musculorum duntaxat, sed totius etiam corporis stimulus.* Spring., p. 162.

(4) *Nihil ferè azotici respirando exhalatur. Remanet omnis generati copia, undè animalis natura constantiam suam obtinet.* Spring., p. 153.

(5) *Carbonicum æquè prædominatur in muco ac in ossibus, in quibus cum gelatinâ et azoticum prævalet.* Spring., p. 172.

(6) *Eminet autem ferrum, omnium metallorum frequentissimum, quod soli ferè cruori inest, sed insigni copiâ, ut centesimam vigesimam ferè partem totius massæ constituat.* Spring., p. 169.

(7) *Springel, Fourcroy, Dumas, Blumenbach, etc.*

III.

Phénomènes propres à l'homme.

L'homme est averti de son entrée en puberté par les signes généraux que je viens d'exposer ; à ceux-là se joignent une teinte plus foncée de la peau, l'apparition de poils à toute sa surface. Le menton se couvre d'un duvet cotonneux, que remplace incessamment la barbe, dont l'accroissement fait perdre au visage l'air enfantin qui jusque-là confondait les deux sexes (1). Une expression de dignité et de force se répand dans les traits du pubère et annonce sa puissance future. Le thorax s'élargit d'une manière carrée qui se trouve en harmonie avec les formes masculines du reste du corps. Quelquefois les glandes mammaires se gonflent, deviennent douloureuses. On a vu des jeunes garçons rendre par les mamelons une humeur séreuse, blanchâtre, qui présentait, dit-on, les caractères *physiques* du lait. Déjà la peau de la verge et du scrotum a perdu sa blancheur ; elle a bruni en raison de la couleur plus ou moins foncée du système cutané des autres régions. Les bourses, jusqu'alors resserrées, se sont agrandies ; les testicules, éloignés des anneaux par l'allongement des cordons spermatiques, ont déjà sécrété la liqueur séminale. La verge grossit, prend plus de longueur ; les érections fréquentes font que le prépuce devient plus court et que le gland se découvre en partie. Des songes érotiques troublent le sommeil ; et *la jeunesse*, dit Michel de Montaigne, *s'échauffe si avant dans son harnais toute endormie, qu'elle assouvit en songe ses amoureux désirs.*

Le pubère, étonné du changement presque subit qui s'opère en lui, sent palpiter son cœur. Un trouble qu'il ne peut expliquer, un

---

(1) La barbe n'est pas un signe constant. M. *de Buffon*, d'après le rapport des voyageurs, nous apprend que des peuples entiers de l'Amérique en sont privés. Et n'existe-t-il pas parmi nous des adolescens imberbes, bien constitués et jouissant de tous leurs droits physiques? Cependant, en général, la barbe est en rapport avec les appareils générateur et musculaire : *Vir pilosus, et libidinosus et fortis.*

état d'inquiétude, non sans quelque charme, se mêle à une douce rêverie, à laquelle il se laisse aller malgré lui ; il devient triste, silencieux ; il recherche la solitude (1). Cependant cette surabondance de vie qui circule dans ses artères, qui échauffe son cerveau, et porte la vigueur dans ses membres, cherche à se répandre au-dehors. Aussi une vie tranquille n'est point de cet âge. On aime alors le bruit, la variété, les dangers. Les voyages flattent surtout la curiosité impatiente; mais tous les goûts, tous les désirs du pubère viennent se confondre dans un sentiment nouveau, par lequel la nature l'appelle au grand œuvre de la reproduction. Son cœur le porte irrésistiblement vers un sexe que sa vive imagination lui représente sans cesse sous les couleurs les plus séduisantes. Dès qu'il l'approche, une timidité d'abord invincible le saisit. *Il est timide*, dit *Cabanis*, *parce que la nature des désirs qu'il ose former l'étonne lui-même, et que la défiance de leur succès le déconcerte ;* enfin la violence de sa passion lui fait surmonter les obstacles. Il aime ; il aime avec toute la force de son âge, et bientôt il a su faire partager son agitation et les tourmens délicieux par lesquels il sent le prix de sa nouvelle existence. Si l'amour est uni à d'heureuses dispositions, il hâte leur développement et contribue à rehausser la dignité de l'homme en étendant l'empire des facultés morales, qui font son plus bel ornement. Ce courage indomptable, cette recherche avide de tout ce qui est beau, grand, honnête, ces sentimens généreux, cette amitié désintéressée et sincère, cette élévation d'une ame reconnaissante vers la divinité.... toutes ces belles qualités, sous quelle forme se présenteraient-elles, si elles n'étaient animées du feu de l'amour ? N'est-ce pas à lui qu'elles doivent, sinon leur existence, au moins leur activité et leur énergie, si bien caractérisées chez le pubère ?

---

(1) Nous retrouvons l'aspect général du pubère dans la belle statue d'Antinoüs (que *Vinckelman* croit être un Méléagre), à laquelle on a appliqué ce vers de Virgile :

Sed frons læta parùm, et dejecto lumina vultu.

IV.

Action des testicules.

La révolution qui donne à l'homme ses attributs physiques et moraux doit être rapportée à l'action des corps glanduleux sécréteurs de la semence, et à la résorption de cette importante liqueur. Qu'observons-nous en effet chez les individus soumis à la castration dans l'enfance? Au moment où la nature parle si éloquemment à tous les êtres animés, elle est muette pour eux (1). Leur barbe ne paraît pas; le son de leur voix reste aigu; leurs muscles, recouverts d'un tissu cellulaire lâche, gorgé d'une graisse blanche, molle, abondante, sont sans vigueur; et s'ils gagnent de la force par des exercices convenables, elle ne sera soutenue par aucune énergie. Un tel état de dépravation physique avilit le moral : inaccessible à tout sentiment généreux, l'eunuque est *faux, lâche parce qu'il est faible*, dit *Cabanis; envieux et méchant parce qu'il est malheureux.* Son imagination froide n'est disposée à concevoir aucune idée grande, élevée. Parmi les hommes qui figurent dans l'histoire on trouve seulement deux ou trois eunuques qui font exception à la règle générale. Narsès, vainqueur des Goths, est presque le seul qu'on puisse citer comme jouant un rôle auquel sont attachées de grandes actions.

V.

Phénomènes propres à la femme.

La puberté, époque brillante de la vie de la femme, que M. de Buffon appelle le printemps de la vie et la saison des plaisirs, s'annonce chez elle par les signes généraux que nous avons vus. Ils sont précédés d'un travail plus ou moins pénible dans les ovaires, dans

---

(1) On est étonné du grand nombre d'infortunés qu'un détestable égoïsme a privés des plus vives jouissances. *Tavernier* dit qu'en 1657 on fit jusqu'à 22,000 eunuques dans le royaume de Golconde, etc.

l'utérus, dont la jeune fille est avertie par des douleurs lombaires, des lassitudes, une grande sensibilité au froid. Ses yeux sont mornes, cernés, ses joues décolorées ; l'appétit diminue. — Les formes extérieures commencent à perdre toute espèce de ressemblance avec celles du jeune homme. Le bassin s'élargit (1). Si l'on circonscrivait alors, ainsi que le remarque *Camper*, l'homme et la femme dans une aire elliptique, les épaules du premier sortiraient de la ligne qui renfermerait le reste de son corps, tandis que les épaules de la femme seraient renfermées dans les lignes que ses hanches dépasseraient sensiblement. Les parois thoraciques s'élèvent et s'arrondissent ; les glandes mammaires augmentent de volume, et, revêtues d'une couche de tissu cellulaire assez épais, elles se présentent sous ces formes voluptueuses à l'attrait desquelles ajoutent la couleur vermeille et l'exquise sensibilité des mamelons.

« Alors, dit *Roussel* (2), le tissu cellulaire envoie de la poitrine « des productions qui, après avoir arrondi le cou et lié les traits « du visage, vont se perdre agréablement vers les épaules et se pro- « longer vers les bras, pour leur donner ces contours fins, déliés, « moelleux, qui se continuent jusqu'aux extrémités des mains. »

Toutes les parties inférieures éprouvent les mêmes changemens, et concourent à former l'ensemble gracieux de la jeune fille. La peau conserve sa blancheur, souvent même en acquiert une nouvelle ; elle ne se recouvre de poils qu'à la région du pubis et aux aisselles.

---

(1) Les cavités cotyloïdes plus écartées déterminent un écartement analogue des fémurs. L'espace dans lequel se balance le centre de gravité dans la progression et dans la course, devenu plus grand, donne un air gêné à la femme lorsqu'elle se livre à ces deux exercices, surtout au dernier. L'observation de cette disposition particulière avait fait dire à J. J. Rousseau : *Les femmes ne sont pas faites pour courir. Quand elles fuient, c'est pour être atteintes. La course n'est pas la seule chose qu'elles fassent maladroitement, mais c'est la seule qu'elles fassent de mauvaise grâce.*

(2) Système physique et moral de la femme, p. 48.

L'activité du système pileux se concentre dans les cheveux, dont l'accroissement considérable compose à la femme une de ses plus belles parures. Ses yeux, où brille l'expression des désirs, se lèvent avec plus de retenue ; la voix est sonore et persuasive ; les ris et les pleurs, qui, dans l'enfance, se succèdent avec tant de facilité, avaient seuls troublé le calme des traits où viennent maintenant se peindre de nouvelles passions. — Cependant les parties extérieures de la génération sont pénétrées d'une quantité de sang qui les gonfle, les dilate aux dépens du conduit où siége la virginité. Le clitoris et les nymphes proéminent beaucoup moins que dans l'enfance. Le suintement d'une humeur séro-muqueuse, sécrétée par les cryptes de la membrane vaginale, précède l'éruption des règles, que beaucoup d'auteurs regardent comme la crise de l'état d'éréthisme où se sont trouvés les organes. A mesure que la menstruation s'établit, la santé de la jeune fille se fortifie.

Les bornes de cet écrit ne me permettent pas de faire l'histoire du flux menstruel, auquel les anciens ont attribué tant de propriétés malfaisantes (1) ; qu'Aristote, et, dans le siècle dernier, *Méad*, ont cru soumis aux influences de la lune. Je dirai seulement qu'il est le résultat d'une fonction propre à la femme, et qu'il

---

(1) « En séparant, dit M. *Fourcroy* (t. 9, p. 162), de cette opinion ce qu'elle « a d'erroné et d'exagéré, elle présente à l'observateur impartial quelque chose « de vrai, qu'il faut approfondir par des expériences exactes, au lieu de nier « ce que l'on n'a point connu. »

Le mélange du sang avec les autres fluides sécrétés par les organes de la génération peut, dans les pays chauds, faire contracter au premier un caractère particulier ; c'est sans doute à la connaissance de ce fait, acquise par certains peuples, qu'il faut attribuer l'état d'isolement complet dans lequel ils réduisent leurs femmes pendant la menstruation, au lieu de les entourer des soins et des égards que réclame leur état de faiblesse et de souffrance.

Dans le midi de la France, des faits multipliés portent à croire que l'odeur exhalée par certaines femmes pendant l'écoulement menstruel fait périr les vers à soie, aigrit le lait, etc.

n'est point, ainsi que l'ont voulu *Emett*, *Aubert*, *Roussel*, un écoulement maladif, conséquence des erreurs du régime et des affections morales.

Aussitôt que la jeune fille a ressenti la secousse imprimée à tout son être, elle quitte les jeux simples de son enfance; ils ne lui suffisent plus. Elle sent dans son cœur un vide qu'elle cherche vainement à remplir. Inquiète des désirs vagues et obscurs dont elle est tourmentée, elle croit retrouver dans la solitude le calme qu'elle a perdu : mais son imagination vive, mobile, ne fait qu'augmenter son trouble; elle languit dans une mélancolie profonde; les pleurs coulent et la soulagent. Le sort des femmes qui vivent dans les couvens, la mort elle-même, sont quelquefois l'objet de ses désirs. M. de Segrais a dit que c'était *la petite vérole de l'esprit des filles*. Celles qui vivent dans un état de distraction et d'occupation continuel en sont généralement exemptes.

Hippocrate avait observé le désordre mental dans lequel la puberté jette quelquefois les jeunes filles. « On les voit invoquer les « plus grands maux, dit le père de la médecine; elles parlent de « se jeter dans les puits, de s'étrangler, comme de choses préfé- « rables à leur situation. Quelquefois même, sans être effrayées « par des spectres, elles trouvent un certain plaisir à s'occuper de « la mort : lorsqu'elles reviennent à elles-mêmes, elles font des « vœux à Diane. Les femmes suspendent dans les temples leurs « bijoux avec leurs habits les plus précieux, trompées par les « prêtres, qui leur ordonnent d'agir ainsi, etc.... » (1)

Si la jeune fille, au milieu des rêveries et des pensées tristes qui la fatiguent, quitte la retraite et entre dans le monde, son ame, dont la pureté n'a pas été altérée par la société de personnes peu retenues ou une éducation vicieuse, ressent une émotion subite difficile à cacher, et qui lui explique assez la cause de ses peines. Ses

---

(1) Des affections des filles, p. 7, trad. de *Gardeil*.

désirs, naguère incertains, sont fixés : elle aime. Le besoin de l'exprimer, le désir d'être payée d'un tendre retour, se montrent dans toutes ses actions, que dirige une innocente mais adroite coquetterie. Une honte ingénue, dont l'ascendant (1) est marqué par l'embarras charmant et les nouvelles grâces qui se répandent dans ses manières, vient mettre un frein à la vivacité des passions qui l'entraînent. — Naïve, douce, obligeante, toujours sensible à la voix du malheureux (2), prodigue de caresses et de soins pour l'enfance, belle de ses vertus autant que de ses charmes, que de droits la jeune fille n'a-t-elle pas sur nos cœurs (3) !.... Mais ne nous égarons pas.... laissons aux poëtes le doux privilége de parcourir ce champ semé de fleurs, et voyons à l'action de quels organes sont dus les phénomènes de la puberté chez la femme.

VI.

Action des ovaires.

Cabanis pense que la métamorphose que subit la femme se passe par l'influence directe des ovaires, et vraisemblablement aussi par celle du fluide éminemment vitalisé qui se prépare et circule dans

---

(1) *Plutarque* nous donne un exemple de l'effet puissant de la pudeur chez les jeunes filles : une mélancolie accompagnée du dégoût de la vie portait les jeunes Milésiennes à se donner la mort à l'époque de la puberté. Rien ne pouvait arrêter ces suicides nombreux. On les avertit par une loi que le corps de la première qui se tuerait serait exposé tout nu au milieu d'une place publique. Ces jeunes filles, pour qui la mort était si peu effrayante, redoutèrent un pareil outrage fait à leur pudeur ; dès-lors les suicides cessèrent.

(2) *Ubi non est mulier, ibi ingemiscit æger.*

(3) Le génie de Rutxniel a fait sortir du marbre un groupe enchanteur où sont réunis avec autant de vérité que de grace tous les charmes de la puberté : Zéphire, ayant passé son bras autour du corps de Psyché, s'élance avec sa douce proie dans les airs..... Comme les contours arrondis, la molle résistance de Psyché et la pose hardie de son vainqueur, en nous offrant d'heureux contrastes, nous rappellent le caractère propre à chaque sexe !

leurs vaisseaux (1). Si l'on raisonne par analogie, on sera en effet disposé à croire que les corps *glanduleux*, appelés long-temps *testicules des femmes* (2), sécrètent une humeur particulière qui, par une action semblable à celle du sperme chez l'homme, porte dans tout le système une excitation nouvelle. — Cette opinion s'accorde avec celle des médecins anciens et d'un grand nombre de modernes, qui admettent dans la femme des organes sécréteurs d'une liqueur séminale (3). Cependant les physiologistes de nos jours conservent du doute sur la véritable structure des ovaires, ou pensent, en général, que ces corps ovoïdes sont formés par l'assemblage de quinze à vingt vésicules environ, où sont renfermés les rudimens de l'embryon, et que ce *corpus luteum* qu'on y remarque après la conception résulte de la rupture d'une ou de plusieurs de ces vésicules (4) : quoi qu'il en soit des diverses opinions, le fait est que tous les phénomènes de la puberté chez la femme tiennent à l'action des ovaires. Pendant tout le temps que ces organes, et par sympathie l'utérus, restent dans l'engourdissement de l'enfance, il ne

---

(1) Les anatomistes ont cherché vainement des canaux sécrétoires dans les ovaires; mais ce sont des vues grossières et mécaniques qui les ont portés à conclure de là qu'il ne s'y fait aucune sécrétion ou préparation d'humeur spéciale. *Cabanis*, Rapports du physique et du moral de l'homme, t. 1, p. 345.

(2) Les ovaires sont de véritables glandes. *Cabanis*, ouv. cité, t. 1, p. 334.

(3) *Hippocrate* dit que la semence de la femme est plus faible que celle de l'homme, mais qu'elle est nécessaire. *Galien* accorde de la semence aux femmes. *Colombus* dit qu'il a vu de la vraie semence dans les testicules des femmes. *Venette*, *Mauriceau*, font la même assertion. *Marchettis* ajoute que la semence de la femme vient des ovaires, par quelques vaisseaux blancs, dans les trompes. *Vaglius* enseigne que la semence de la femme est produite dans les ovaires. *Sbaragli* et *Paitoni* croient qu'il s'y fait une liqueur spiritueuse qui se repompe dans le sang, et qui produit chez la femme les mêmes effets que la semence chez l'homme. (*De Haller*, comment.)

(4) *Albertus von* Haller, *Physiologia*, *lib.* 28, *muliebris Uterus*, p. 113 — M. le professeur *Boyer*, anatomie, t. 4, p. 586.

survient aucun des changemens auxquels la jeune fille doit ses charmes et sa fécondité.

VII.

L'époque de la puberté varie :

Époque de la puberté.

1.° *Suivant les sexes.* L'homme, plus grand, plus fort, composé de parties plus compactes que la femme, a besoin d'un temps plus long pour parvenir au terme d'accroissement parfait ; et comme ce ne peut être qu'après un certain point de développement que les organes de la génération se trouvent excités à leur tour, ce moment doit être plus précoce chez la femme, dont l'organisation est plus souple et plus excitable (1). Aussi observe-t-on constamment que les hommes sont pubères deux ou trois ans plus tard que les femmes.

2.° *Suivant le climat.* Une atmosphère chaude et sèche accélère la circulation, exalte la sensibilité (2), et conséquemment hâte le développement de la puberté. Dans certaines contrées de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, les hommes sont pubères à douze et onze ans, et les filles sont réglées à dix, neuf et même huit ans. A Alger, on voit des mères de neuf ans (3). Mahomet épousa Cadhisja à cinq ans, et l'admit à sa couche à huit (4). Dans les états du Mogol, il n'est pas rare de voir des filles de huit ans mariées avec des garçons âgés de dix. *Mandelshof* a vu aux Indes une fille qui avait les mamelles formées à deux ans, et qui, après avoir été mariée à trois ans, fut mère à cinq.

---

(1) Le docteur *Freind* dit, d'après *Hippocrate*, que les femmes, à proportion de leur masse, ont plus de sang que les hommes; c'est à cela qu'il attribue leur accroissement plus prompt.

(2) On sait qu'une piqûre, même légère, à la plante des pieds, fait périr un nègre dans le tétanos.

(3) *Laugier de Tassis*, hist. du royaume d'Alger, p. 61.

(4) *Prideaux*, vie de Mahomet.

Les individus soumis à l'influence d'une atmosphère froide et sèche, les Russes du nord, par exemple, ont une circulation large, pleine, mais lente. Le système nerveux enfoncé sous des muscles épais, recouverts d'une graisse abondante, rend les sensations presque nulles. Il faut écorcher un Moscovite, dit Montesquieu, pour lui donner du sentiment. Si au froid se joint l'humidité, comme en Hollande, en Danemarck, cette atmosphère paraît contraire à tous les êtres organisés : les parties génitales reçoivent une faible excitation, et réagissent faiblement sur l'économie. Dans de telles circonstances, l'homme devient pubère au plutôt à quinze ou dix-sept ans, et la femme à treize ou quatorze.

De ce que nous venons de dire sur la puberté des habitans du midi et du nord, il suit naturellement que dans un pays tempéré on doit l'observer plus tard que chez les premiers, plutôt que chez les seconds. Ainsi en France l'homme entre en puberté à quatorze ans environ, et la femme à douze. On rencontre des individus chez lesquels la nature fait une exception remarquable : par exemple, cet enfant de Cahors, qui, à l'âge de quatre ans, offrit à M. *Fagès de Cazelles*, médecin du roi, tous les signes physiques d'une puberté parfaite. Ce petit être (d'une taille de quatre pieds trois lignes, du poids de quarante livres) avait un son de voix très-fort et très-grave. Il recherchait les femmes avec ardeur, et ne pouvait se contenir auprès d'elles. Sa raison et sa physionomie enfantines contrastaient avec ses désirs amoureux (1). On a vu en Angleterre des enfans pubères à cinq et quatre ans. M. *Joubert*, chancelier de l'université de Montpellier, a connu en Gascogne une fille nommée Jeanne de Peirie, qui mit au monde un enfant à la fin de sa neuvième année. Dans le Languedoc, des petites filles ont été réglées à six, cinq, et même trois ans. Mais presque tous ces pubères précoces périssent rachi-

(1) Journal de médecine, t. 10, p. 37.

tiques à l'âge de quatorze ans. Quelquefois ces petits prodiges sont doués de facultés intellectuelles extraordinaires; mais lorsqu'ils prolongent leur existence au-delà du terme que nous venons de citer, ils sentent ordinairement leur intelligence s'affaiblir considérablement, et tombent même quelquefois dans une sorte d'idiotisme, dont Hermogène nous offre un exemple. Professeur de rhétorique à quatorze ans, ce savant précoce était non-seulement médiocre à vingt-quatre ans, mais tout-à-fait ignorant. C'est de lui qu'Antiochus le sophiste disait : *in pueritiâ senex, in senectute puer.*

3.° *Suivant les mœurs.* Le cultivateur, l'artisan, l'athlète, exercent fortement l'appareil locomoteur. Chez eux, les muscles sont développés aux dépens du système nerveux. Des alimens abondans, réparateurs, mais non stimulans, soutiennent leurs forces sans les exalter ; un travail presque continuel tient leur esprit dans un état de calme rarement troublé par les passions ; un sommeil court, paisible, suffit pour dissiper leurs fatigues. Dans cette classe nombreuse et trop peu estimée de la société, les femmes partagent les travaux des hommes ; elles connaissent le repos, mais ignorent l'oisiveté. La puberté s'annoncent chez elles à treize ou quatorze ans, et à quinze ou seize chez les hommes.

Si nous comparons à ces mœurs simples celles de l'habitant de nos villes, que voyons-nous? un concours de circonstances propres à augmenter la susceptibilité nerveuse : inaction ou mouvemens faibles des muscles, qui languissent sur le duvet; usage, abus des boissons spiritueuses, même avant l'adolescence ; tables couvertes de mets épicés ; fréquentation des spectacles, où l'amour est présenté sous ces formes attrayantes qui excitent la curiosité et les désirs; veilles prolongées dans les cercles, les bals ; lecture de romans (1), de poésies érotiques ; contemplation de tableaux

(1) Une fille qui lit des romans à douze ans sera une fille à vapeurs à vingt. *Tissot.*

voluptueux..... Faut-il que les beaux-arts, au charme desquels toute ame sensible se livre avec passion, aient quelquefois des conséquences fâcheuses, surtout chez la jeune fille! Accusons moins la chose elle-même que son usage mal entendu. Quoiqu'il en soit, les plaisirs multipliés des grandes villes accélèrent tellement l'apparition de la puberté, qu'à Paris elle se montre ordinairement plutôt que dans les provinces méridionales de France; en sorte que la puberté des grandes villes est vraiment artificielle.

Nous retrouvons cette même influence des mœurs bien marquée chez les Samoïèdes. Ces peuples, qui vivent sous le 70.e degré de latitude nord, devraient entrer en puberté plus tard que les Russes, les Suédois, etc.; cependant il est constant qu'ils sont pubères presque aussitôt que les habitans du midi. « La manière dont vivent « les Samoïèdes dans leurs chaumières est bien propre, dit l'abbé « Chappe (1), à accélérer le dépérissement de l'espèce humaine, « à cause de l'excès de libertinage qu'elle y occasionne..... Ils ne « connaissent point l'usage des lits; ils couchent pèle-mêle, presque « nus, sur des bancs et sur des poêles. Les père et mère ne « sauraient jouir des droits du mariage que leurs enfans n'en « soient témoins. La jeunesse, plutôt instruite qu'ailleurs, a trop « de facilité pour ne pas se livrer à la dissolution : aussi est-on « obligé de les marier de bonne heure, pour prévenir les dés- « ordres. »

On observe également que les danseurs et les comédiens ont une puberté précoce. Cette disposition naît de l'étude continuelle qu'ils sont obligés de faire des passions pour les exprimer par les mouvemens les plus expressifs et les plus voluptueux.

---

(1) Voyage en Sibérie, t. 1, première partie.

VIII.

Puberté considérée comme moyen curatif.

Lorsque la révolution de la puberté n'a point été troublée dans sa marche, qu'elle s'est faite suivant les lois de la nature, elle dissipe souvent les maladies propres à l'enfance. Alors cessent les convulsions, l'épilepsie, l'incontinence d'urine, ainsi que l'ont remarqué *Hippocrate*, *Zwinguer*, *Baglivi*. Les scrophules, les dartres, les teignes, disparaissent aussi fréquemment. En un mot, toutes les maladies qui tiennent à une atonie générale ou partielle cèdent à la nouvelle activité dont les différens organes commencent à jouir.

IX.

Puberté considérée comme source de maladies.

Mais si la puberté se montre bienfaisante en détruisant les maladies de l'enfance, elle signale bientôt son existence par un nouvel ordre d'affections non moins graves dont elle est la source, suivant l'expression de *Springel*.

De l'action énergique du système artériel et des organes pulmonaires naissent les hémorrhagies actives du nez, du poumon ; les fièvres angioténiques ; les phlegmasies, telles que l'angine, le catarrhe pulmonaire, la péripneumonie, la pleurésie, l'engorgement des glandes pulmonaires, causent les phthisies si communes à cet âge. L'excès de vie des parties sexuelles affecte sympathiquement le cerveau : de là la catalepsie, la mélancolie érotique. Cette dernière vient souvent d'une passion non satisfaite, et dégénère chez la femme en nymphomanie, chez l'homme en satyriasis.

La manie, qu'on n'observe jamais dans l'enfance, se manifeste quelquefois après que le cerveau a reçu, par l'absorption de la semence, un degré d'excitation convenable pour la produire. On remarque aussi différentes aberrations des fonctions cérébrales, entre autres, cet écart d'une imagination trop vive, ce penchant

presque invincible (1) qui porte le pubère à se livrer à des plaisirs prématurés et solitaires, qui, long-temps continués, tarissent les sources de la vie, et jettent dans l'abrutissement le plus complet. La vitalité de la peau rend les pubères plus susceptibles de contracter les maladies contagieuses. C'est encore aux approches et pendant la puberté qu'on observe la chlorose, maladie fréquente chez les jeunes filles, que *Cabanis* et d'autres médecins ont reconnue chez des jeunes gens faibles et d'une constitution analogue à celle des femmes.

Ces maladies n'entravent pas toujours la marche de la nature; on peut même les éviter presque toutes en suivant un régime bien ordonné.

X.

L'hygiène, cette belle partie de la médecine qui ne doit jamais être négligée dans le cours de la vie, est principalement utile aux grandes époques où des révolutions ne s'opèrent en nous qu'en portant plus ou moins de trouble dans l'organisme. *Hygiène.*

Favoriser l'accroissement des pubères de l'un et de l'autre sexe, aider au développement de leurs forces, donner une sage direction à leurs passions, les empêcher d'accélérer imprudemment le moment où ils doivent obéir aux impulsions de l'amour, telles sont les indications générales que l'hygiène de la puberté doit se proposer de remplir.

La vaste matière de l'hygiène est divisée en six articles, qui répondent aux six choses que les anciens appelaient improprement *non-naturelles*.

---

(1) J'ai vu, dit M. le professeur *Pinel*, un jeune homme attaqué d'une fièvre ataxique entièrement épuisé, et dont la fureur de l'onanisme était portée si loin, que le sixième jour de sa maladie, il provoquait encore ses organes flétris, pendant que la mort était annoncée par les présages les plus sinistres.

1.° *Circumfusa.* Air, lieux.— Cet article ne renferme aucun précepte particulier pour le jeune homme accoutumé dès son enfance à supporter impunément les variations de l'atmosphère ; mais celui qui, par une éducation molle, n'y aurait été exposé qu'avec trop de ménagemens, doit s'empresser de corriger les mauvais effets de cette habitude par un genre de vie contraire. *Endurcissez le jeune homme*, ainsi que le recommande Michel de Montaigne, *au vent, au soleil, et aux hasards qu'il lui faut mépriser. Que ce ne soit pas un beau garçon et un dameret, mais un garçon vert et vigoureux.*

La jeune fille, assujettie à des évacuations périodiques qui déterminent dans toute l'économie un état d'irritabilité plus ou moins prononcée, devra, pendant ce temps, se garantir des passages brusques du chaud au froid, qui pourraient troubler la régularité de ses fonctions.

2.° *Applicata.* Vêtemens, bains, lit. — On aura soin que la poitrine du pubère, dont la capacité s'accroît sensiblement, ne soit pas comprimée par des vêtemens étroits.

C'est surtout dans l'habillement des jeunes filles qu'on doit apporter la plus scrupuleuse attention. Étudiant tous les moyens de plaire, elles ont bientôt connu le prix d'une taille élancée. Pour mieux mériter les suffrages, elles vont au-delà des intentions de la nature, et portent jusqu'à l'éxagération la finesse de leur taille. La mode a proscrit l'usage des corps, sujet des éloquentes déclamations du philosophe de Genève ; cependant on voit encore des jeunes filles, surtout celles qui sont disposées à avoir de l'embonpoint, se torturer par des corsets étroits avec un courage que la coquetterie seule peut soutenir. Cette compression ne peut être exercée sans danger sur des viscères qui jouissent alors de beaucoup d'activité, et dont les fonctions sont si importantes : elle gène la respiration, dispose aux affections organiques du poumon, et même les détermine ; s'oppose au développement des glandes mammaires, et quelquefois cause la distorsion de la taille, ainsi que l'avait remarqué

Riolan, médecin de la reine Marie de Médicis. Les digestions, devenues pénibles, imparfaites, jettent le reste du corps dans la langueur, et la chlorose est la suite trop commune de ce funeste abus. Les anciens, les Grecs surtout, entendaient mieux que nous l'art de se vêtir. « On sait que l'aisance des vêtemens qui ne gênaient point « le corps, dit J. J. Rousseau, contribuait beaucoup à lui laisser « dans les deux sexes ces belles proportions qu'on voit dans leurs « statues, et qui servent encore de modèle à l'art, quand la na- « ture défigurée a cessé de lui en fournir parmi nous. De ces « multitudes de ligatures qui tiennent de toutes parts nos mem- « bres en presse, ils n'en avaient pas une seule..... » Les femmes asiatiques, vêtues amplement, ont moins de maladies que les Européennes. *Russel*, médecin d'Alep, en faisant sentir les avantages de leur manière de se vêtir, dit que les femmes de Syrie accouchent très-facilement, parce qu'elles portent des habits très-larges. Un autre vice non moins dangereux de l'habillement des femmes, est celui des robes trop décolletées et des bras nus. En adoptant le costume grec, on devrait lui faire subir des modifications qu'exige la température variable où nous vivons. Les phthisies et les autres affections du poumon seraient moins communes.

Bains. Les bains de mer, d'eau courante, pris avec les précautions convenables, sont très-salutaires pendant la puberté ; ils donnent du ton à toutes les parties, et agissent spécialement sur les viscères abdominaux et hypogastriques. On a vu les bains froids (d'eau courante) accélérer la première éruption des règles. Des individus disposés aux hémorrhoïdes ont ressenti des accès hémorrhoïdaires à la suite de bains de rivière, suivant la remarque de M. le professeur *Hallé*. Mais autant les bains froids sont convenables, autant les bains chauds, trop fréquemment répétés et pris hors des indications qui en nécessitent l'usage, seraient contraires; ils relâchent la fibre, causent des fleurs blanches, et développent quelquefois des symptômes nerveux par suite de faiblesse.

Lit. Que le lit des pubères soit dur et peu chaud ; « un lit « mollet, où l'on s'ensevelit dans la plume, dans l'édredon, dit « J. J. Rousseau, fond et dissout le corps, pour ainsi dire. Le « meilleur lit est celui qui procure le meilleur sommeil, et il n'y « a point de lit dur pour celui qui s'endort en se couchant. Nous voyons les peuples du nord s'enfoncer dans la plume pendant la nuit; mais l'exercice qu'ils prennent le jour dans une atmosphère froide rend à la fibre l'énergie que des nuits passées dans la mollesse tendent à lui faire perdre.

3.° *Ingesta.* Alimens, Boissons. — L'accroissement rapide des pubères, la dépense des forces qu'entraînent leurs exercices exigent une quantité d'alimens qui soit en proportion avec les besoins de la nature et avec l'activité des organes digestifs. Mais en accordant alors une quantité considérable d'alimens, il faut prendre garde d'augmenter l'irritabilité des parties sexuelles par des mets épicés et trop succulens. Il est bon, dit *Hippocrate*, de donner aux jeunes gens des alimens de difficile digestion (1). La santé des jeunes filles ne réclame pas un régime particulier : on a observé que dans les couvens, où la nourriture était grossière, elles étaient mieux portantes et plus gaies. Le pubère a besoin de plusieurs repas. Qu'il en fasse trois ou quatre ; mais à des heures telles, que le souper n'ait pas lieu immédiatement avant le sommeil. Du lait frais et du pain devraient composer ce dernier repas. « Le lait, dit *Cabanis*, « agit sur tout le système, comme un sédatif direct non stupéfiant. « Il modère la circulation des humeurs, et porte dans les organes « du sentiment un calme particulier.

Les boissons fermentées, convenables quand les viscères perdent de leur énergie, sont nuisibles pendant la puberté, et doivent être rejetées entièrement ou prises avec une grande modération.

---

(1) De l'aliment, p. 175, trad. de *Gardeil.*

4.° *Excreta.* Excrétions. — On doit avertir les jeunes filles des dangers qu'entraîne la suppression du flux menstruel. Plusieurs se font un jeu d'arrêter cet écoulement sanguin qui leur semble incommode, parce qu'elles ignorent les suites de leur imprudence.

Mais on ne saurait trop répéter aux pubères combien sont funestes des jouissances prématurées et solitaires. Ce n'est pas encore assez de les éloigner de ce vice honteux qui affaiblit si promptement les facultés physiques et morales, il faut encore les préserver des pollutions nocturnes involontaires. Nous allons indiquer, dans les deux articles suivans, les moyens propres à entretenir cette continence dont l'importance est si grande.

5.° *Gesta.* Exercice, repos; veille, sommeil. — « L'inaction « affaiblit le corps, dit *Celse;* le travail le fortifie. La première « amène une vieillesse prématurée, et le second prolonge l'ado- « lescence. » Les anciens, pénétrés de cette vérité, faisaient de la gymnastique la base de l'éducation nationale. Les jeunes gens se livraient à des exercices dont les femmes n'étaient pas exclues. C'est là qu'elles trouvaient cette force de corps et d'esprit, sujet de notre juste admiration. Imitons de pareils exemples, et ne laissons pas languir les jeunes filles dans une inaction trop ordinaire de nos jours, à laquelle on doit rapporter les maladies nerveuses et de langueur.

En occupant les pubères par des exercices plus ou moins violens, on se propose de faire diversion à leurs penchans, d'opposer à leurs affections disposées à la volupté des affections d'un autre genre, propres à leur inspirer de l'intérêt et à captiver leur imagination :

Otia si tollas, periêre Cupidinis arcus.

OVIDE.

La promenade, la course, la natation, le jeu de paume, l'escrime, offrent une variété d'exercices agréables qui augmentent l'énergie du système musculaire, aident à l'accroissement, donnent de la

souplesse à tous les membres. L'escrime surtout me paraît recommandable ; elle répand dans les mouvemens la grace, la noblesse, et inspire au jeune homme une généreuse confiance en ses forces : que le pubère manie donc le fleuret ; que la fatigue seule le lui fasse quitter. C'est par des moyens semblables que les Grecs et les Romains acquéraient cette supériorité célébrée par les historiens (1). Les exercices du Champ-de-Mars et les fatigues de la guerre rendirent Jules-César, malgré sa constitution faible et délicate, le guerrier le plus robuste et le plus intrépide (2). Notre bon et vaillant Henri ne puisa-t-il pas dans l'éducation mâle et même rustique que son aïeul lui fit donner, cette force qui le mit au-dessus des fatigues et des dangers ?

La chasse est d'autant plus convenable, que le jeune homme, en y employant toute son activité, se passionne pour elle. *On a fait Diane ennemie de l'amour,* dit J. J. Rousseau, *et l'allégorie est très-juste : les langueurs de l'amour ne naissent que dans un doux repos ; un violent exercice étouffe les sentimens tendres.*

L'équitation, que *Sydenham* recommande d'une manière particulière, imprime aux viscères des secousses répétées qui favorisent leur développement et leur action, fortifient les organes respiratoires, et rendent l'éruption des règles plus facile. Lorsque le jeune homme montera à cheval, il aura soin de diminuer par des alimens doux et des boissons humectantes l'influence active que l'équitation exerce sur des parties déjà trop irritables.

Les inconvéniens qu'*Hippocrate* attribue à l'équitation continuelle (dans ses Observations sur les Scythes) ne sont pas atta-

---

(1) Je puis dire que j'ai vu des jeunes gens, après un an, et même six mois d'exercice dans une salle d'armes où régnait une grande activité, éprouver d'une manière sensible au physique et au moral les changemens les plus heureux.

(2) *Plutarque*, vie de Jules César.

(3) *Equitantes assiduè libidinosiores evadere solent ; quoniam genitalia, continuâ attrectatione motioneque incalescentia, spiritum concipiunt, sicque coeundi cupiditas inducitur.* (*Mercurialis.*)

chés à l'équitation moderne, dans laquelle le secours des étriers est un moyen d'éviter l'énervation dont parle le père de la médecine (1).

Danse. Cet exercice a joui d'une grande faveur chez tous les peuples anciens et modernes (2). Expression franche du plaisir et de la gaîté, la danse paraît vraiment faite pour la jeune fille; elle réunit à peu près les avantages de la course, de l'équitation et de l'escrime; elle dissipe les maladies de langueur, et donne aux muscles de la force et de la souplesse. Une grace aisée, naturelle, se fait remarquer dans le maintien et la tournure de la jeune danseuse. Mais défendons ces bals que des danses voluptueuses, une trop grande licence, rendent une école de coquetterie et de libertinage, et où on rencontre très-souvent de ces femmes dangereuses dont parlait Horace :

Motus doceri gaudet ionicos
Matura virgo, et fingitur artubus
Jam nunc, et incestos amores
De tenero meditatur ungui. Lib. 3, od. 6.

---

(1) « L'équitation continuelle énerve les Scythes et les rend peu propres à la « génération..... La plupart d'entre eux deviennent impuissans. Voici donc ce « que je pense à ce sujet; comme ils sont toujours à cheval, les jambes pen- « dantes, il leur tombe sur cette partie des fluxions qui les font boiter et « traîner la cuisse à mesure que le mal augmente..... La cause qui produit « celui-ci chez les Scythes me paraît être celle que je viens d'exposer; elle agit « de même chez tous les hommes. On peut observer que ceux qui sont con- « tinuellement à cheval deviennent sujets à des fluxions aux cuisses, à des dou- « leurs aux pieds, et qu'ils sont en général peu propres à l'acte vénérien. » —Des airs, des eaux et des lieux, p. 162 et suiv.

(2) *Lycurgue* ordonna par une loi expresse que les jeunes Spartiates, dès l'âge de sept ans, commenceraient à s'exercer à des danses sur le ton phrygien (qui est un mode mâle et militaire). Les jeunes filles, nues, exécutaient la danse de l'innocence avec des attitudes douces et modestes devant l'autel de Diane. — De nos jours, dans le Mogol, les jeunes filles se rendent au temple consacré à la divinité. Là les prêtresses les exercent à la danse jusqu'à ce qu'elles soient réglées. (*Helvétius.*)

Ne produisons les pubères que dans des réunions décentes, où ils pourront trouver un plaisir innocent, joint à un exercice salutaire ; alors nous leur permettrons, nous leur recommanderons même la danse :

. . . . . *Nunc pede libero*
Pulsanda tellus. . . . . . .

HORACE, lib. 1, od. 31.

Peut-être encore des censeurs reprocheront à la danse d'éveiller la passion de l'amour et de corrompre les mœurs ; nous leur demanderons si les mœurs étaient corrompues à Sparte, où les jeunes filles, dont la pudeur n'avait pour voile que leur vertu et celles des hommes, faisaient des danses actives et gaies leur principal exercice.

La musique agit d'une manière puissante sur l'économie (1), et par des modes variés excite les passions les plus différentes entre elles. Timothée faisait entrer Alexandre dans la plus vive colère, et le calmait subitement en changeant de mode. L'histoire nous offre une foule de traits non moins curieux dus aux étonnans effets de la musique. De toutes les dispositions que la musique fait naître chez les jeunes gens, la plus dangereuse et la plus facile à déterminer est la passion de l'amour. Lorsque nous conseillons aux pubères la culture d'un art qui pourrait exercer une influence fâcheuse, ayons donc soin d'éloigner les modes de musique propres à éveiller des sentimens trop tendres. A des chants voluptueux substituons ou du moins entremêlons des chants gais, pleins de vivacité ; opposons à l'irritabilité nerveuse que la musique pourrait provoquer chez les

(1) *Polybe* accorde une telle puissance à la musique, qu'il attribue la différence extrême qui existait entre deux peuples d'Arcadie connus, les uns par leur douceur, leur humanité, leur piété, etc., les autres par leur férocité, leur irréligion, à l'étude de la musique, cultivée avec soin par les uns, et absolument négligée par les autres. *Rollin*, hist. anc., t. 4, p. 338.

jeunes filles des exercices variés, au milieu desquels le système musculaire acquiert du développement et de la force. Un genre de vie actif détruira la disposition aux affections nerveuses, aux maladies de langueur, lesquelles sont moins les effets de la musique que la conséquence nécessaire d'une vie molle passée dans les veilles, etc. Avec de pareilles précautions, les législateurs de l'antiquité firent entrer l'étude de la musique comme partie essentielle, et ne virent point une source de corruption dans la culture de cet art, qu'ils recommandaient pour adoucir les mœurs (1).

Emollit mores, nec sinit esse feros.

OVID. *ex Ponto*, *lib.* 3.

Le genre de musique qui convient surtout aux pubères, est le chant. Cet exercice, comme l'avaient remarqué *Celse* (2), *Ætius* (3), fortifie les organes pulmonaires, et par suite les autres viscères. *Tissot* prétend même que les religieuses évitent par leurs chants presque continuels plusieurs maladies auxquelles les dispose leur vie paisible et régulière.

Repos. Après s'être livré aux exercices que nous venons d'examiner, le pubère sent le besoin d'un repos qui soit en rapport avec sa fatigue, et pendant lequel il puisse, par une alimentation répétée, soutenir ses forces et en acquérir de nouvelles. Mais

---

(1) Les médecins de tous les temps ont aimé et recommandé la musique. *Esculape*, au rapport de *Pindare*, l'employait pour le traitement de quelques maladies; *Asclépiade* en faisait le plus grand cas; *Arétée* la conseille dans les spasmes; *Galien* dans la morsure du scorpion; *Desault*, médecin de Bordeaux, prétend s'en être servi avec succès dans la phthisie et dans la rage; les Américains la regardent comme un très-bon remède dans presque toutes les maladies; *Diemerbroëk*, *Pomme*, *Dodart*, *Sauvages*, *Boerhaave*, en recommandent l'usage. *J. B. Porta* était tellement persuadé de sa puissance, qu'il voulait en faire une panacée, un remède universel, etc., etc.

(2) *Si quis stomacho laborat, loqui debet.*

(3) *Vox egregiè convenit stomacho laborantibus et acidum eructantibus.*

faites que ce repos ne soit pas absolu: « Il est des esprits, dit Michel « de Montaigne, si on ne les occupe à certain subjet qui les bride « et contraigne, qui se jettent désréglés par-ci par-là dans le vague « champ des imaginations ; il n'est folie ni resverie qu'ils ne produi- « sent en cette agitation. » Cette observation est applicable à tous les jeunes gens, et surtout aux jeunes filles, dont l'imagination vive s'arrête rarement. Aux exercices du corps doivent succéder ceux de l'esprit. Le pubère trouvera un délassement profitable dans cette heureuse suite d'occupations.

Veille et sommeil. Les pubères éviteront les veilles prolongées. *La veille*, dit *Hippocrate*, *dessèche le corps, le sommeil l'humecte.* Qu'ils accordent donc sept ou huit heures au sommeil, et ne restent au lit que pour dormir : le temps qu'ils y passeraient, après leur réveil surtout, ne tarderait pas à devenir funeste.

6.° *Animi pathemata.* Passions. — Pendant l'adolescence les passions exercent un grand empire ; mais quoique impétueuses, elles sont douces et susceptibles d'être tournées au bien. Ce serait donc une philosophie bien insensée que celle qui, faisant aux pubères un crime de leurs passions, chercherait à les comprimer. Laissez un libre cours au torrent qu'une digue irriterait sans l'arrêter; mais divisez par de nombreux ruisseaux sa masse effrayante, et la fertilité naîtra du sein de la destrucion. Sachons de même diriger les fougueuses passions de l'adolescence; empêchons qu'elles ne se concentrent en une seule, vers laquelle elles tendent toutes à se réunir. Pour les dominer, séparons-les par des exercices variés qui offrent un intérêt puissant et se partagent entre eux les penchans et les volontés des pubères : *Divide et impera.* Que les leçons d'une morale sage, au secours desquels viennent utilement les préceptes d'une philosophie religieuse secondent nos efforts! *Les affections aimantes*, dit *Cabanis se transforment alors facilement en religion, en culte. On adore les puissances invisibles comme on*

adore sa maîtresse. Mais n'allons pas changer les préceptes de la religion en recommandations puériles, en effrayantes menaces. Les effets d'une pareille conduite sont la dévotion exaltée, la superstition, auxquelles on doit rapporter des affections nerveuses très-difficiles à détruire, dont beaucoup de couvens surtout ont offert des exemples.

X I.

Influence de la puberté.

Pendant la puberté, les deux sexes reçoivent les forces nécessaires pour parcourir en bonne santé la carrière de la vie, et pour donner le jour à des enfans robustes. Voilà les intentions de la nature. Pourquoi donc les voyons-nous si rarement remplies ? C'est que, par un faux calcul, nous dépensons les matériaux destinés à former, à nourrir nos organes avant même que ces organes soient ébauchés. Pour nous procurer des plaisirs précoces, imparfaits, nous empoisonnons tous ceux du reste de la vie. A quarante ans, quelquefois plutôt, nous avons perdu nos facultés les plus nobles. L'âge de la vieillesse est encore loin, et déjà courbés sous le poids des infirmités qui le carctérisent, nous n'arrivons pas jusqu'à lui. — Nous payons le soir les folies du matin, suivant le mot de Bacon, et nous quittons enfin une vie qu'empoisonnaient des reproches secrets, des dégoûts, sans emporter dans la tombe la douce consolation que nos enfans jouiront d'un meilleur sort. Fruits de notre libertinage, ces malheureux apportent à la société une ame faible dans un corps détruit avant même de croître, et lui sont à charge sans jamais mériter sa reconnaissance.

Celui, au contraire, dit *Huffeland* (1), *qui pendant l'adolescence ne prodigue pas au sein d'une volupté honteuse les trésors de la santé, peut se dire avec la fierté d'un héros .... Je suis homme !* Sachons nous rendre dignes de tous les avantages attachés à ce titre; ils

(1) D'après le poëte allemand *Burger*.

valent bien la peine d'être achetés par des privations et des sacrifices dont nous trouvons la douce récompense dans le cours d'une longue vie qu'accompagne le bien-être du corps et de l'esprit. Voyez ce vénérable vieillard exempt des infirmités de son âge; son front calme et sillonné de rides, mais de rides où sont empreintes les affections douces et bienveillantes de son ame; ses traits encore pleins de fraîcheur, son regard qui commande le respect, vous disent comment s'est passée sa première jeunesse : il aime à se la rappeler, ainsi que les plaisirs innocens, simples, avec lesquels il trompait l'activité de ses sens; il les enseigne à ses nombreux enfans, dans lesquels il voit renaître et sa santé ferme et ses vertus. Satisfait de lui-même, il l'est de tout ce qui l'entoure; il approche sans effroi du terme où doit commencer une nouvelle vie, et la mort est vraiment pour lui le soir d'un beau jour.

Je termine ici cette ébauche. Elle offre à peine l'idée du tableau de la puberté, qu'un maître seul aurait le droit de traiter dans ses détails et de faire ressortir par des couleurs riches et savamment distribuées. Qu'on me pardonne seulement d'avoir entrepris un travail que je devais laisser si imparfait. Voilà tout mon désir.

Cùm relego, scripsisse pudet, quia plurima cerno,
Me quoque, qui scripsi, judice, digna lini.

OVIDE.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente E. Pariset*).

I.

Affectiones quæ verò in pueris permanserint, neque solutæ fuerint circa pubertatem, aut in fœminis circa menstruorum eruptiones, diù perseverare solent. *Sect.* 3, *aph.* 28.

II.

Juvenibus sanguinis spuitiones, tabes, febres acutæ, epilepsiæ. *Ibid.*, *aph.* 29.

III.

Quibus epilepsiæ ante pubertatem contingunt, mutationem habent. Quibus verò accidunt viginti quinque annos natis, his plerumquè commoriuntur. *Sect.* 5, *aph.* 7.

IV.

Tabes maximè fit ætatibus ab anno octavo decimo usque ad quintum et trigesimum. *Ibid.*, *aph.* 9.

V.

Eunuchi non laborant podagrâ, neque calvi fiunt. *Sect.* 6, *aph.* 28.